HESPÉRIS

TOME XXXIII

Année 1946 *1er-2e Trimestres*

SOMMAIRE

***

L'OCCUPATION PORTUGAISE D'AGADIR (1505-1541)

Dans les dernières années de sa vie, le regretté David Lopes projetait d'écrire une monographie de la place portugaise de Santa-Cruz du Cap de Gué (Agadir). La mort l'empêcha de réaliser ce dessein. Celui-ci a été repris et mené à bien, avec un soin pieux, par son élève et successeur à la Faculté des Lettres de Lisbonne, M. Joaquim Figanier, dans un beau livre de composition un peu sinueuse parfois, mais solide, bien informé, bien présenté et bien illustré, enrichi d'un important appendice documentaire, qui nous apporte l'histoire aussi définitive que possible de cette petite ville glorieuse et infortunée. Le sujet a trop d'intérêt pour nous, le livre a trop de valeur pour qu'on ne tienne pas à donner ici, aussi fidèlement qu'on le pourra, la substance de la consciencieuse étude de M. Figanier (1).

***

Les origines portugaises d'Agadir remontent aux premières années du XVIe siècle. C'est en 1505, en effet, que le gentilhomme portugais João Lopes de Sequeira fit bâtir non loin de la mer un fortin dont l'enceinte englobait une source qui jaillissait à cet endroit (2). Mais il faut noter que cette petite forteresse ne s'élevait pas sur le site actuel d'Agadir : elle se

(1) Joaquim FIGANIER, *Historia de Santa Cruz do Cabo de Gué (Agadir)*, 1505-1541, Agência Geral das Colonias, Lisbonne, 1945, 16×22, 404 pages, 2 cartes, 7 photographies. Le lecteur français pourra se reporter aux volumes I et II de la série Portugal des *Sources inédites de l'histoire du Maroc* (Paris, 1934 et 1939-1946) et surtout à la *Chronique de Santa-Cruz du Cap de Gué (Agadir)*, publiée par Pierre de Cenival (Paris, 1934), dont M. Figanier a dû naturellement se servir abondamment. Nous suivons dans cet article la transcription des mots arabes adoptée par Pierre de Cenival.

(2) Il n'est jamais trop tard pour rectifier une erreur, et je profite de l'occasion qui m'en est donnée. Pierre de Cenival (*Chronique*, pp. 20-21, n. 1) a été embarrassé, à juste titre, par le texte de Duarte Pacheco Pereira (*Esmeraldo de Situ Orbis*) tel que je l'ai traduit dans *Hespéris*, VII, 1927, p. 252, vers la fin d'un travail de jeunesse qui exigerait aujourd'hui bien des corrections et des compléments : le Roi aurait ordonné à João Lopes de Sequeira de « *refaire* cette forteresse sur de nouvelles fondations ». Et il ajoute avec raison : « Il ne paraît pas qu'il y ait eu avant 1505 d'établissement portugais en cet endroit... ». En réalité, j'ai donné au passage de Duarte Pacheco un sens qu'il n'a pas. Voici les mots portugais : « ...fazer de novo fundamento esta fortaleza... » (éd. A. E. da Silva Dias, Lisbonne, 1905, p. 68). Cela signifie littéralement ; « faire cette forteresse sur des fondations neuves », c'est-à-dire la créer de toutes pièces, parce qu'il n'y avait rien ; il ne s'agit aucunement de *refaire*. Moins précis, M. George H. T. Kimble, dans la traduction

trouvait chez les Aït Founti, à deux ou trois kilomètres plus au nord. Les Portugais lui donnèrent le nom de Santa-Cruz de Narba ou d'Agoa de Narba, à cause et de la source dont on vient de parler et du marché qui se tenait là tous les mercredis, ou de Santa-Cruz do Cabo de Gué, du cap Guer qui se trouve voisin. L'établissement de João Lopes de Sequeira représentait l'aboutissement de toute une série d'efforts. Dès le milieu du xv[e] siècle, les Portugais s'étaient occupés d'entrer en contact avec les populations du Maroc méridional. C'est en 1447, en effet, que l'on voit l'infant Henri le Navigateur s'efforcer de nouer des relations commerciales avec les habitants de la région de Massa, et c'est en 1449 qu'il obtient le droit de percevoir un impôt sur les marchandises en provenance de la région située entre le cap Cantin et le cap Bojador. Les Portugais se heurtaient là à la concurrence, voire à l'hostilité des Espagnols, maîtres des Canaries, d'où ils faisaient de fréquentes incursions sur la côte d'Afrique. Il faut attendre jusqu'au traité de Sintra (18 septembre 1509) pour assister à un partage définitif entre les deux puissances, mais dans l'intervalle les rois de Portugal avaient imposé leur suzeraineté à Safi (1481), à Azemmour (1486) et à Massa (1497). Sur ce dernier point, les Portugais avaient même fondé une factorerie, et ici apparaît précisément le futur fondateur de l'Agadir portugais, car, en 1502, c'est João Lopes de Sequeira qui dirige la factorerie de Massa. La construction du fortin de Santa-Cruz fut provoquée, semble-t-il, par une tentative que l'*Adelantado* des Canaries, Alonso de Lugo, effectua vers 1504 contre la position où il devait s'élever — tentative qui fut déjouée par les habitants de Massa, loyaux alliés des Portugais. La décision de João Lopes de Sequeira fut encouragée, sinon suscitée par le roi Emmanuel I[er], mais celui-ci, qui ne voulait pas se découvrir dans cette querelle locale avec les Espagnols — plusieurs années devaient s'écouler encore avant la signature du traité de Sintra — resta dans l'ombre, et ce fut avec la dot de sa femme que le gentilhomme portugais paya les frais des travaux.

Ceux-ci furent achevés, selon toute apparence, à la fin de 1505 ou au début de 1506. L'endroit n'était pas favorable : on se trouvait loin de tout,

anglaise de l'*Esmeraldo* qu'il a publiée en 1937 à la Hakluyt Society (cf. « Hespéris », XXVI, 1939, pp. 110-111), a été cependant mieux inspiré que moi : « It is a notable thing, écrit-il, that your Highness should have ordered the construction of this fortress by Joham Lopez de Sequeira... » (p. 55). Malheureusement dans son commentaire il place encore la chute d'Agadir en 1536. La date du 12 mars 1541 est depuis longtemps fixée avec certitude (cf. Cenival, *Chronique*, pp. 104-105, n. 2).

avec un mouillage fort mauvais, et au pied d'une hauteur qui dominait dangereusement l'emplacement et que l'on commit l'imprudence de ne pas occuper. Mais il y avait là une source, et c'est peut-être ce qui explique le choix malheureux dont la place portugaise devait être victime en 1541. L'hostilité des Ksima fut surmontée avec l'aide des gens de Massa, toujours fidèles. Elle s'atténua par la suite et, en 1513, ils acceptaient de ravitailler la forteresse. A cette date, du reste, João Lopes de Sequeira en avait abandonné le commandement à D. Francisco de Castro depuis l'année précédente. La place portugaise restait une petite chose, d'une grande faiblesse militaire — l'enceinte, fort basse, n'était même pas terminée du côté de la mer — et qui vivotait mal d'un trafic médiocre avec les indigènes. Les environs étaient peuplés, en effet, de marchands étrangers, Espagnols, Génois et Français ; or ceux-ci draînaient aux dépens des Portugais la plus grande partie du commerce local et, chose plus grave, ils se livraient à une active et profitable contrebande d'armes et de munitions qui alimentait la guerre sainte, favorisait les premières entreprises des Chérifs du Dra, et devait se prolonger même après la chute d'Agadir en 1541.

Mais l'année 1513, à laquelle nous sommes arrivés, marque dans la situation de Santa-Cruz un changement aussi complet que pouvaient le permettre les circonstances. João Lopes de Sequeira, découragé par des difficultés de toute espèce, vient de quitter son commandement et de vendre son château au Roi. La fondation, trop lourde pour un particulier, devient officielle. Elle va bénéficier des moyens dont dispose l'Etat, et le gouvernement de D. Francisco de Castro (1513-1521) représente l'apogée de la place. Quand le nouveau chef prit ses fonctions, une tâche multiple s'offrait à lui : assurer le ravitaillement, toujours précaire, achever les travaux de fortification, faire régner l'ordre et la sécurité dans les environs, développer les relations commerciales avec les indigènes. Pour cela, il fallait d'abord donner à la place une solide organisation intérieure, et D. Francisco de Castro eut à installer tout l'état-major à la fois militaire et administratif qui était de règle dans les établissements portugais Il fallait, en même temps, finir les premiers travaux — c'est-à-dire terminer le fossé, surélever la muraille trop basse et aménager une escarpe du côté de la mer — et construire la ville nouvelle. Les affaires allèrent lentement, parce que, si l'on avait de la pierre en abondance, on manquait de bois et de chaux, et la main-d'œuvre n'était pas nombreuse. On sait mal quand

tout fut achevé, mais ce fut certainement avant la fin du gouvernement de D. Francisco de Castro. De la description que donne M. Figanier, il semble ressortir que le fortin primitif était devenu la citadelle de la ville, avec un donjon, juste contre la mer ; de la citadelle se détachait la muraille qui formait l'enceinte de la place ; elle comptait sept bastions et elle était percée de deux portes que l'on aveuglait pendant les périodes dangereuses. La citadelle elle-même était entourée d'un fossé sans eau et sans issue sur la mer, avec lequel elle communiquait par une poterne dite Porte de la Trahison ; elle communiquait également avec la ville par une autre porte. Il y avait une église paroissiale, le Salvador, qui se trouvait dans la citadelle, et un couvent de Franciscains, Saint-Sébastien.

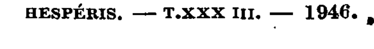
D. Francisco de Castro semble avoir réussi à donner une grande impulsion au commerce de Santa-Cruz. Les Portugais achetaient de la cire, de l'or, du cuivre et des esclaves. La place contrôlait le trafic des marchands européens qui fréquentaient la région, et qui payaient des droits aux autorités portugaises. Certains même s'établirent dans la ville, mais beaucoup répugnèrent à le faire à cause du droit excessif de 20 % qu'on prétendait exiger sur leurs transactions ; ils préférèrent les petits ports indigènes des environs, en particulier Tarkoukou. En dépit de cette activité commerciale, le ravitaillement demeura toujours insuffisant et incertain. Dès 1514, les indigènes voisins, par peur du Chérif Aḥmed el-A'rej, cessèrent de fournir du bois ; il fallut en faire venir du Portugal, d'Andalousie ou des Iles — Madère, Açores et Canaries. Quant au blé, plus indispensable encore, il manqua de façon constante et sans aide extérieure la population de la place serait morte de faim. Les habitants, cependant, n'étaient pas nombreux. Sans doute, on a parlé de 700 hommes de garnison, et de près de mille alliés indigènes, dont les Portugais avaient la charge. M. Figanier estime ces chiffres extrêmement exagérés. Les textes ne les confirment pas, et la ville était fort exiguë. Aux environs de 1530, la garnison ne dépassait guère 200 hommes. Si l'on y joint les fonctionnaires, les marchands, les familles et les esclaves, il faut sans doute s'arrêter à un total d'à peu près 300 personnes. Ce chiffre, on le verra, ne sera beaucoup plus élevé qu'en 1541, par suite des renforts, pourtant insuffisants, envoyés à Santa-Cruz à cause du siège.

Une certaine activité politique et militaire s'imposait pour assurer la vie de la place et garantir la sécurité des échanges commerciaux. Dès ses

débuts, et bien qu'il fût plus soldat que diplomate, D. Francisco de Castro fit un coup heureux en s'assurant l'alliance des Ksima, qui vinrent même s'installer sous les murs de la ville. D'autre part, les chefs locaux qu'inquiétaient les prétentions du Chérif El-A'rej cherchaient naturellement appui auprès des Portugais ; il faut citer parmi eux le caïd Melek ben Daoud, un des chefs des Izarel ou Izarrar (1), qui amena à l'obédience portugaise un grand nombre de ses parents, et qui joua un peu à Santa-Cruz le rôle que le célèbre Yaḥya ben Tafouf jouait à Safi. Avec ou sans ces alliés indigènes, D. Francisco de Castro dirigeait surtout ses coups contre les endroits par où passaient le commerce et la contrebande d'armes des rivaux des Portugais, comme Tarkoukou. Il y pratiqua de fructueux pillages. Mais très vite la tâche s'avéra difficile : le désastre des Portugais à La Mamora en 1515, la mort du gouverneur de Safi Nuno Fernandes de Ataide en 1516, l'assassinat de Yaḥya ben Tafouf en 1518 furent des coups très durs pour l'influence et le prestige des Portugais ; il s'y joignit l'action opiniâtre et vigoureuse des Chérifs, bien résolus à ruiner leur commerce et à les chasser de leur domaine. Ces circonstances expliquent qu'entre la fin d'avril et le milieu d'août 1516 les habitants de Massa aient rompu avec les Portugais, dont ils eurent à subir les représailles. Elles expliquent aussi l'échec de D. Francisco de Castro et de Melek à Ameskroud, où les ennemis, grâce à une énorme supériorité numérique, les repoussèrent jusqu'aux murailles de Santa-Cruz. C'est en vain que les Portugais réussirent à prendre et à piller une kaṣba d'El-A'rej à Azro, sur la rive méridionale du Sous. Le Chérif parvint à dominer toutes les routes qui menaient à la place et à écarter de Santa-Cruz le commerce du pays, dont Tarkoukou devenait de plus en plus le centre principal. Lorsque D. Francisco de Castro abandonna en 1521 le gouvernement de Santa-Cruz, il avait fait fortune grâce à toutes ses razzias, mais il avait eu la tristesse de perdre le caïd Melek, tué dans une escarmouche peu de temps avant son départ, et la place portugaise se trouvait déjà entourée de dangers et de menaces qui n'allaient pas tarder à s'étendre et à se préciser.

Sauf un voyage au Portugal, D. Francisco de Castro avait commandé huit ans la place. De son départ en 1521 à la chute de Santa-Cruz en mars 1541, c'est-à-dire en moins de vingt ans, onze capitaines, si l'on compte les

(1) Sur cette tribu mal identifiée, cf. Cenival, *Chronique*, pp. 28-29, n. 4 et *Sources inédites*, Portugal, II, p. 129, n. 2.





intérimaires, se succéderont à la tête de la garnison. Instabilité qui ne peut manquer de frapper l'esprit : elle est l'indice de difficultés croissantes, qu'elle contribue encore à aggraver. La perte de Melek semble d'ailleurs avoir été aussi irréparable que celle de Yaḥya ben Tafouf à Ṣafi : son neveu Aḥmed Naṣer, qui le remplaça, ne jouissait pas de la confiance des Portugais, et sa conduite devait malheureusement justifier leurs soupçons. C'est donc une situation difficile que recueillit le troisième gouverneur, Simão Gonçalves da Costa (1521-1523). Mais il n'était pas en titre et s'empressa de rentrer au Portugal dès qu'arriva le titulaire, Antonio Leitão de Gamboa (1523-1525). Le principal événement de ce gouvernement fut la conclusion d'une trêve entre les places portugaises du Maroc méridional et les Chérifs. Ceux-ci, qui occupèrent Marrakech à la fin de 1524, avaient besoin de tranquillité pour se défendre contre le roi de Fès, et ils se prêtèrent à un accord. Mais les négociations traînèrent en longueur, et en fait les hostilités ne furent jamais complètement suspendues. Le gouvernement de Luis Sacoto (1525-1528) fut surtout marqué par la défection d'Aḥmed Naṣer, qui entraîna avec lui les alliés indigènes. Il fut marqué aussi, vers la fin de 1527, par un grave échec où, sur soixante hommes engagés, les Portugais perdirent cinquante-et-un morts et deux prisonniers — véritable catastrophe pour une force aussi réduite que celle qui garnissait Santa-Cruz, et qui coûta finalement son commandement à Luis Sacoto. Antonio Leitão de Gamboa amena des renforts et reprit pour un temps (1528-1529) le gouvernement de la place. Il s'efforça sans succès de mettre fin à la contrebande d'armes qui se faisait par Massa, Tarkoukou et Tafeṭna. Assassiné par un Maure à qui il avait pris une de ses esclaves, il fut remplacé par un intérimaire, Antonio Rodrigues de Parada. La vie de la place devenait de plus en plus pénible : les communications par mer étaient irrégulières et malaisées, d'ailleurs entravées par les corsaires français, la garnison restait très insuffisante, mal approvisionnée en vivres, en armes et en munitions, tandis que les ennemis en recevaient de tous côtés, elle était déchirée par ces dissensions implacables qui sont le lot habituel des milieux trop restreints et trop fermés, le pays se montrait de plus en plus hostile, le pouvoir des Chérifs ne cessait de grandir, et le Portugal oubliait trop souvent ce petit poste égaré au loin, « îlot perdu parmi la mer tempétueuse de l'Extrême-Sud Marocain », comme l'écrit M. Figanier (p. 119).

Dans ces conditions, aucun chef ne pouvait enrayer une décadence

désormais irrémédiable. Sous D. Francisco de Castro, la place exerçait un indiscutable rayonnement politique, militaire et économique, au milieu de populations fractionnées en petits groupes autonomes. Mais quand Simão Gonçalves da Costa vient relever Antonio Rodrigues de Parada, les Chérifs ont pu donner au pays un commencement d'organisation, et l'isolement de Santa-Cruz est presque total. Le nouveau gouverneur travailla tout d'abord à ramener la paix dans les esprits divisés et à retenir les soldats qui voulaient déserter ; il s'occupa aussi de relever une partie de la muraille, qui s'était effondrée. La chose cependant en valait-elle la peine ? Au printemps de 1530, en effet, il voyait débarquer un émissaire de Jean III, Gonçalo Mendes Sacoto, chargé de préparer le démantèlement et l'évacuation de la place : celle-ci coûtait trop cher, pour un résultat bien maigre. Simão Gonçalves da Costa se rebiffa : il jugeait l'idée déshonorante, inutile et dangereuse. L'événement devait lui donner tort : une évacuation, même difficile, eût été alors moins désastreuse que la catastrophe finale. Il commettait en outre l'erreur, plus grave, de proposer une de ces demi-mesures qui réunissent tous les inconvénients des deux solutions entre lesquelles on hésite : puisque Santa-Cruz coûtait trop cher, on pouvait y supprimer la cavalerie, qui n'était pas nécessaire à la défense. C'était se condamner volontairement à l'asphyxie.

Le Roi se laissa convaincre, bien qu'il ne manquât pas de clairvoyance, et il adopta lui aussi une attitude peu cohérente, puisque, sans faire évacuer Santa-Cruz, il ne prit pas un soin suffisant de son existence. Ce fut un grand malheur qu'il eût écouté Simão Gonçalves da Costa : ce qui était encore possible en 1530 — une évacuation volontaire et relativement peu coûteuse — ne l'était déjà plus en 1531. Le frère d'Aḥmed el-A'rej, Moḥammed ech-Cheikh, devenu roi du Sous, avait organisé une base militaire à Tamrakht, à douze kilomètres de la place, et se montrait menaçant. A Santa-Cruz, on accumulait comme on pouvait vivres, armes et munitions. En 1531, une première tentative de siège fut écartée grâce à des renforts venus de Madère. Mais l'isolement de la ville, harcelée de toutes parts, s'accrut encore : on ne pouvait aller chercher du bois en vue même des murailles sans s'exposer à être tué ou pris. Cependant, le Chérif construisait une forteresse à Tildi, et à partir de février 1533 il se mit à bloquer étroitement les Portugais. Le siège faillit réussir à la fin d'avril ou au début de mai : trois Maures à la solde du Chérif poignardèrent le gouverneur pen-

dant qu'il faisait la sieste ; il était entendu qu'ils devaient ensuite ouvrir aux assiégeants la Porte de la Trahison. Mais l'alarme fut donnée, l'artillerie entre en action, et tout paraissait sauvé quand l'explosion soudaine d'un baril de poudre, due à une négligence, tua plus de quarante personnes et fit sauter une partie de l'enceinte. On réussit pourtant à aveugler la brèche au prix d'un héroïque effort, et le Chérif, dont les troupes étaient fort éprouvées, abandonna les lieux, tout en laissant autour de la ville des forces importantes. Le capitaine assassiné fut aussitôt remplacé par Simão Gonçalves da Camara, fils du donataire de Funchal, qui était venu au secours avec six bateaux et six cents hommes. Il était plein de jeunesse et d'activité, l'opulence et la haute noblesse de sa famille lui donnaient un immense prestige, et les moyens dont il disposait lui permirent de rétablir la situation. Il se rendit compte que la faiblesse de la place tenait, entre autres causes, à cette position du Pico qui la dominait. Après s'être donné un peu d'air, il parvint à s'en emparer et força les ennemis à abandonner complètement le siège. Sur ce succès, il passa le commandement à son oncle Rui Dias de Aguiar et ragagna Madère. On continua de réparer l'enceinte, chose bien nécessaire, car dès l'été de la même année, la place était de nouveau assiégée. Heureusement l'alerte fut courte et, en 1534, c'est contre Safi que les Chérifs firent porter leur effort, d'ailleurs sans résultat. Quand Rui Dias de Aguiar transmit ses pouvoirs au nouveau gouverneur titulaire, D. Gutierre de Monroy (Guterre, dans les textes portugais), avant de regagner lui aussi son île, la garnison et les habitants commençaient à respirer un peu.

D. Gutierre de Monroy est le capitaine qui eut le malheur de perdre Santa-Cruz au cours de son second gouvernement. Fils d'un gentilhomme espagnol, D. Alfonso de Monroy, porte-clefs de l'Ordre d'Alcántara, qui était venu s'établir au Portugal vers la fin du XVe siècle ou le début du XVIe, il avait combattu à Arzila et vécu aux Indes avec de hautes fonctions. Il était sans doute âgé de cinquante-deux ans quand il arriva pour la première fois à Santa-Cruz. Cette mission dura à peine un an, à cause de son mauvais état de santé, mais il réussit à maintenir une situation assez satisfaisante pour pouvoir envoyer un secours à Safi assiégé. Son successeur, le célèbre Luis de Loureiro, commanda de l'automne 1534 à l'été 1538. Ces quatre années s'écoulèrent sans événement qui mérite d'être relevé, en partie parce que les Chérifs, occupés ailleurs, avaient signé avec Jean III

une trêve qu'ils respectèrent à moitié. Cette tranquillité relative ne représentait qu'un sursis. Le second gouvernement de D. Gutierre de Monroy, qui reprit le commandement au cours de l'été 1538, devait se terminer par la catastrophe que l'on sait.

Moḥammed ech-Cheikh poursuivait en effet ses préparatifs, avec l'aide de Turcs, de renégats et de marchands européens, qui lui fabriquaient ou lui procuraient des armes et des munitions. Il fortifiait différents points aux environs de Santa-Cruz et il avait solidement pris possession de la hauteur du Pico, que les Portugais avaient commis l'imprudence de ne pas occuper de façon permanente après le succès de Simão Gonçalves da Camara. Les derniers jours d'août 1540 amenèrent la fin de la trêve conclue sous Luis de Loureiro. On essaya vainement de la renouveler. Bien qu'il fût gêné par sa querelle avec El-A'rej, Moḥammed ech-Cheikh ne voulut pas y consentir : il se savait prêt, et il avait hâte de porter le coup décisif. Cependant, il éprouva encore un mécompte : la tentative qu'il fit contre Santa-Cruz dans le courant de septembre lui coûta si cher que, cette fois, ce fut lui qui demanda une suspension d'armes de deux mois. Les Portugais en avaient le même besoin que lui, et la lui accordèrent. Les préparatifs reprirent des deux côtés, avec cette différence que D. Gutierre de Monroy se berçait d'illusions, ne se rendait pas compte de la force réelle de l'adversaire, et ne semble pas avoir clairement averti son souverain de la gravité du péril. L'armée du Chérif profita du répit pour élever sur le Pico une dangereuse fortification. Après la mi-novembre, les combats recommencèrent. En décembre, la garnison portugaise reçut un secours que D. Gutierre, déjà moins optimiste, jugea insuffisant. Il réclama une aide plus importante, écrivit aux Canaries, à Madère, à Safi. C'était trop tard : la flotte de Fernão Peres de Andrade arriva après la chute de la ville, et un secours partit de Madère le surlendemain même du désastre, encore ignoré ; deux navires envoyés de Safi se présentèrent également quand tout était fini. La place tomba le 12 mars 1541 — date parfaitement fixée aujourd'hui — dans des circonstances dramatiques et après une résistance acharnée. Il paraît inutile d'en donner ici le récit : le lecteur français le trouvera, sous une forme très vivante, dans la précieuse *Chronique de Santa-Cruz du Cap de Gué*, découverte et traduite par Pierre de Cenival. Le soir du 12 mars, la ville n'était plus qu'une ruine, et sur les 1.600 personnes qui y habitaient — la population avait beaucoup

We tried in vain to renew it. Although he was embarrassed by his quarrel with El-Arej, Mohammed ech-Cheikh did not want to consent: he knew he was ready, and he was anxious to deliver the decisive blow. However, he was to be disappointrd: the attempt he made against Santa-Cruz in September cost him dearly that this time he asked for a 2-month truce. The Portuguese had the same need and agreed to the cease-fire. Preparations resumed on both sides, with the difference that D. Gutierre de Monroy did not realize the real strength of the adversary, and did not seem to have clearly warned his sovereign of the gravity of the danger. The Sharif's army took advantage of the respite to erect a dangerous fortification on the Pico. After mid-November, fighting resumed. In December, the Portuguese garrison received aid which D. Gutierre considered insufficient. He wrote to the Canaries, Madeira, and Safi for assistance. All responded but it was too late: the fleet of Fernao Peres de Andrade arrived after the fall of the town; a force left Madeira two days after the fall oblivious to this fact; two ships sent from Safi arrived after it was all over. The keep fell on March 12, 1541 - the date perfectly fixed today - in dramatic circumstances and after fierce resistance

... a thousand had perished, including a son, a nephew and a son-in-law of the governor, and six hundred, exhausted and often wounded, were in the hands of the victors. Among them were D. Gutierre de Monroy and his daughter D. Mecia.

The captives were taken to Taroudant and distributed among different masters. Ransoms were immediately handled. Former Santa Cruz commander Antonio da Costa was sent to Lisbon to negotiate the ransoms. Religious societies came from Portugal to take over. All this took time, and there were apostasies. The most notable was that of another nephew of the governor, D. Luis de Monroy, who remained at the Shariff's court. D. Mecia, widowed at the end of the siege, ended up, by force and coercion, marrying Mohammed ech-Sheikh, who had fallen in love with her. She embraced Islam but died in childbirth at the beginning of 1544. D. Gutierre was not released until the summer of 1544, after his daughter died. He returned to Portugal, dying soon thereafter as it is certain that he was dead by March 1550.

augmenté les derniers mois —, mille avaient péri, dont un fils, un neveu et un gendre du gouverneur, et six cents, épuisées et souvent blessées, se trouvaient aux mains des vainqueurs. Dans ce nombre figuraient D. Gutierre de Monroy et sa fille D. Mecia.

Les captifs furent emmenés à Taroudant et répartis entre différents maîtres. On s'occupa aussitôt des rançons. L'ancien facteur de Santa-Cruz, Antonio da Costa, fut dépêché à Lisbonne pour les négocier. Des religieux vinrent du Portugal pour procéder aux rachats. Tout cela prit du temps, et il y eut des apostasies. La plus notable fut celle d'un autre neveu du gouverneur, D. Luis de Monroy, qui vécut depuis lors à la cour du Chérif. D. Mecia avait perdu son mari vers la fin du siège ; elle finit, contrainte et forcée, par épouser Moḥammed ech-Cheikh, qui s'était épris d'elle, et elle accepta même d'embrasser l'islamisme. Elle mourut en couches au début de 1544. D. Gutierre ne fut libéré qu'après la mort de sa fille, au cours de l'été 1544. Il rentra au Portugal, où il survécut peu, puisqu'il est certain qu'en mars 1550 il avait déjà cessé d'exister.

La chute de Santa-Cruz — on l'a fréquemment souligné — fut un coup fatal aux établissements portugais du Maroc méridional, et elle représente, a écrit Pierre de Cenival, « le premier craquement dans l'armature du Maroc portugais ». Elle ébranla même de façon irrémédiable l'ensemble du système créé peu à peu depuis la prise de Ceuta en 1415. Corps étranger incrusté au débouché de la plaine du Sous, Santa-Cruz contenait l'expansion des Chérifs du Dra, gênait et retardait leur œuvre d'organisation et d'unification, fixait leurs efforts, et constituait ainsi une protection avancée pour Azemmour, Mazagan et Safi. La prise de la place livra pratiquement le Sud du Maroc aux fondateurs de la dynastie saadienne : Azemmour et Safi, difficilement tenables, durent être évacués quelques mois plus tard ; et quand Moḥammed ech-Cheikh, après avoir éliminé son frère, eut occupé Fès, c'est El-Ḳṣar eṣ-Ṣeghir et Arzila qu'il fallut abandonner. La perte de l'ancien château de João Lopes de Sequeira se trouve donc à l'origine de l'effondrement du Maroc portugais. Comme le dit M. Figanier avec une poésie mélancolique : « Santa-Cruz fut le premier acte d'une agonie qui commençait ; Arzila et El-Ḳṣar eṣ-Ṣeghir en furent les derniers spasmes ; et l'on peut comparer Mazagan à un cercueil où le corps demeura exposé durant une longue veillée funèbre » (p. 244).

Robert Ricard.

The fall of Santa Cruz - as has often been emphasized - was a fatal blow to the Portuguese establishments in southern Morocco, and it represents, wrote Pierre de Cenival, "the first crack in the framework of Portuguese Morocco". It even irreversibly shook the whole system created little by little since the capture of Ceuta in 1415. Foreign body encrusted at the outlet of the plain of Sous, Santa-Cruz contained the expansion of the Cherifs of the Dra, hampered and delayed their work of organization and unification, fixed their efforts, and thus constituted an advanced protection for Azemmour, Mazagan and Safi.The taking of the place practically delivered the South of Morocco to the founders of. the Saadiemi dynasty: Azemmour and Safi, hardly tenable, had to be evacuated a few months later; and when Mohammed ech-Cheikh, after having eliminated his brother, had occupied Fez, it was El-Ksar el-Seghir and Arzila that had to be abandoned.